

trigon-film

présente

NUESTRAS MADRES

Un film de César Díaz
Guatemala, 2019



Dossier de presse

DISTRIBUTION
trigon-film

CONTACT MÉDIAS

Florence Michel
romandie@trigon-film.org
Tél. 076 431 43 15

MATÉRIEL PHOTO www.trigon-film.org

Sortie Suisse romande: 25 novembre 2020

FICHE TECHNIQUE

Scénario et réalisation	César Díaz
Montage	Damien Maestraggi
Image	Virginie Surdej
Musique	Rémy Boubal
Son	Vincent Nouaille, Gilles Benardeau, Emmanuel De Boissieu
Costumes	Sofía Lantán
Maquillage	Eva Ravina
Décors	Pilar Peredo
Production	Need Productions
Pays	Guatemala
Année	2019
Durée	77 minutes
Langue/ST	espagnol/d/f

DISTRIBUTION

Ernesto	Armando Espitia
Cristina	Emma Dib
Nicolasa	Aurelia Caal
Juan	Julio Serrano Echeverría
Freddy	Victor Moreira

FESTIVALS & PRIX

Cannes 2019: Caméra d'Or et Prix SACD Semaine de la critique

Chicago Film Festival: Silver Hugo du Meilleur nouveau réalisateur

Film Festival Oostende: Look Prize de la Meilleure image (Virginie Surdej)

Pingyao International Film Festival: People's Choice Award, Meilleur film et Roberto Rossellini Award du Meilleur réalisateur

FIFDH Genève 2020: Compétition internationale

SYNOPSIS

Guatemala, 2018. Le pays vit au rythme du procès des militaires à l'origine de la guerre civile qui a dévasté le pays entre 1960 et 1996. Les témoignages des victimes s'enchaînent. Ernesto, jeune anthropologue à la Fondation médico-légale, travaille à l'identification des disparus. Un jour, à travers le récit d'une vieille femme, il croit déceler une piste qui lui permettra de retrouver la trace de son père, guérillero disparu pendant la guerre. Contre l'avis de sa mère, il plonge à corps perdu dans le dossier, en quête de vérité et de résilience.

RÉSUMÉ DU FILM

Deux-cent-six os composent le squelette humain. Ils sont rassemblés un par un dans la scène d'ouverture de *Nuestras madres (Nos mères)*. La renaissance qui se produit n'a rien de surnaturel: c'est un processus scientifique, nous sommes à l'Institut médico-légal du Guatemala. Juste après, le jeune Ernesto enlève ses gants et se régale d'une bière. Les restes retrouvés dans une fosse commune sont ceux d'un homme disparu des décennies plus tôt, victime de la dictature militaire qui a combattu divers groupes de guérilla marxistes et imposé une terrible violence aux communautés autochtones. Scène hautement symbolique: la reconstruction du corps est ici représentative de celle du Guatemala, où la réévaluation judiciaire et psychologique des crimes ne fait que commencer. Elle n'a pas encore trouvé sa place dans les livres d'Histoire.

Nicolasa Caal de Sic, une Indienne, a parcouru un long chemin jusqu'à la capitale pour obtenir l'exhumation de son mari, abattu sous ses yeux 36 ans plus tôt et jeté dans une fosse commune du village. La guerre civile guatémaltèque a été la plus sanglante d'Amérique latine et a coûté la vie à plus de 200'000 personnes. En 2018, le pays tout entier suivra le procès contre les militaires dans le cadre d'une amnistie.

Sur la photo de son époux que Nicolasa montre à Ernesto, celui-ci croit reconnaître son propre père, guérillero lui aussi disparu, posant aux côtés des Indiens. Il suit ses traces dans le village de Nicolasa où il rencontre de nombreuses veuves qui, comme elle, ont été violées par les militaires puis ont dû se débrouiller seules et sans reconnaissance de leur souffrance. Leurs enfants ont grandi sans père, tout comme Ernesto dont la mère, Cristina, refuse de témoigner devant la justice pour contribuer à engager des poursuites contre les bourreaux. A quoi bon parler de toutes ces horreurs, puisque les morts sont morts?

BIOGRAPHIE DE CÉSAR DÍAZ



Né en 1978 au Guatemala, César Díaz était bébé quand sa mère a fui le pays avec lui. Il a étudié au Mexique puis en Belgique avant d'intégrer l'atelier scénario de la FEMIS à Paris. Depuis plus de dix ans, il est monteur de fictions et de documentaires. Il a aussi réalisé les courts-métrages documentaires *Semillas de Cenizas*, présenté dans une vingtaine de festivals internationaux, et *Territorio liberado*, lauréat du prix IMCINE au Mexique. *Nuestras madres*, son premier long-métrage de fiction, a été invité au Festival de Cannes 2019 où il a reçu la Caméra d'Or (meilleur premier long-métrage de toutes les sections) ainsi que le Prix de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD). Le Chicago Film Festival lui a décerné le Silver Hugo du meilleur nouveau réalisateur.

FILMOGRAPHIE

2019 NUESTRAS MADRES

2012 TERRITORIO LIBERADO (court-métrage documentaire)

2010 SEMILLAS DE CENIZAS (court doc.)

INTERVIEW DU RÉALISATEUR

Comment est né *Nuestras madres*?

Je faisais des repérages pour un film documentaire dans un village qui s'appelle Uspantan, et qui fut victime d'un énorme massacre durant la dictature militaire. J'étais venu recueillir les paroles d'une famille qui avait survécu à ce drame. Dans la tradition orale indienne guatémaltèque, on doit dire les choses pour qu'elles existent. Quand un nouveau venu arrive dans un tel village, on lui raconte ce qui s'est passé sur les lieux-mêmes, pour que ça ne s'oublie jamais. Il est projeté dans l'intimité d'une histoire qui peut être très violente. Les témoignages de ces villageois m'ont bouleversé et j'ai eu envie d'en faire un film et de parler de l'Histoire du Guatemala avec un grand H.

D'un point de vue plus personnel, j'ai longtemps pensé que mon père était un disparu politique, un guérillero à l'époque la plus dure de la dictature, entre 1978 et 1984. Un jour, j'ai réuni tous ses amis lors d'une soirée pour qu'ils me parlent de lui et j'ai constaté que beaucoup de faits ne collaient pas entre ce que ma mère m'avait raconté et ce dont ils se souvenaient. Je me suis dit que ma mère m'avait menti et me suis inventé plein d'histoires: qu'elle avait été arrêtée, violée, j'imaginai les souffrances qu'elle aurait pu traverser. J'ai fini par me confronter à elle et il s'avère que je suis le fruit d'une histoire plus ordinaire, moins violente mais douloureuse, qui m'a évidemment marqué et défini. J'ai donc eu envie d'explorer avec ce film le parcours personnel et émotionnel d'un personnage dans lequel je me retrouve également.

C'est un film résilient.

Je suis bouleversé par la force des survivants du génocide guatémaltèque. Quand on écoute ce qu'ont vécu les femmes que j'ai filmées, on se dit qu'il y aurait de quoi perdre le goût de vivre. Mais elles continuent à aller de l'avant. C'est une immense leçon.

La guerre civile au Guatemala reste méconnue...

Je ne sais pas pourquoi. Le pays a été pionnier du continent latino-américain dans de nombreux domaines, avec notamment une des premières réformes agraires et un des premiers prix Nobel de littérature (Miguel Ángel Asturias en 1967). C'est aussi le lieu de l'une des premières opérations noires de la CIA. La première invasion américaine sur le continent date de 1954, avec la mise en place d'un dictateur militaire. Les Etats-Unis contrôlaient le commerce de la banane, qu'ils ne payaient pas, ils ont développé le réseau ferré et l'électricité pour la transporter. Tout en demandant de l'argent à l'Etat. Un jour, un mouvement révolutionnaire a exigé l'expropriation de tout ce dont les Américains s'étaient emparé. Ces derniers ont répliqué en envoyant des avions, installant au pouvoir un dictateur, et déclenchant une guerre qui a duré jusqu'en 1996. Bilan : 200 000 morts, 45 000 disparus,

un génocide documenté, jugé, et dont on ne connaît rien. Je pense que si les 200 000 morts n'étaient pas des Indiens, mais des blancs ou des métis, le monde en aurait plus parlé

Où en sont les procès en 2019?

Le procès du film est un mélange de plusieurs procès. D'autres sont encore en cours. L'un des plus importants a été le procès pour génocide du dictateur Efraim Rios Montt, qui avait pris le pouvoir en 1982. Il a été jugé et condamné en 2013 à 80 ans de prison ferme (50 pour génocide et 30 pour crimes contre l'humanité). Quelques jours plus tard, la cour suprême a invalidé le jugement et l'a laissé en liberté. Le procès a dû repartir de zéro. Il est mort chez lui en 2018. Le sentiment d'injustice est énorme. On se rend compte de qui détient encore le pouvoir. De façon générale, intenter un procès est très difficile, car il faut trouver ceux qui ont agi directement (les soldats qui ont perpétré les meurtres dans les villages par exemple) puis remonter la chaîne de commandements. Et il faut aussi des survivants

Qu'en est-il du travail de restitution aux familles des corps disparus?

C'est un travail de fourmi effectué par une seule association, indépendante, qui n'a jamais voulu avoir de liens avec l'Etat, et qui travaille avec des fonds américains, hollandais et canadiens. Le travail est onéreux et interminable car on ne sait pas où se trouvent toutes les fosses. On en découvre quand les gens des villages se décident à parler. La plus grande fosse que l'association a trouvée pour l'instant est située dans une base militaire, et cela a été très dur d'y pénétrer. 165 corps y ont été dénombrés. Il faudrait un effort national, que chaque Guatémaltèque puisse donner son ADN, afin de constituer une gigantesque base de données. On estime qu'on a identifié à ce jour 1% des disparus, en vingt ans. Il n'y a aucune volonté politique. Si on avait accès aux dossiers militaires, on irait plus vite. Les accords de paix ont été signés sur la base d'une réconciliation nationale qui ne permet pas d'avancer. «Je ne te dis rien, tu ne me dis rien, je ne te juge pas, tu ne me juges pas ... et rien ne bouge».

Les terrains de fouille et les fosses du film sont-ils authentiques?

Je me suis inspiré d'endroits existants mais les fosses du film ont été construites de toutes pièces, avec l'aide de la Fondation, présente en permanence pour nous accompagner d'un point de vue scientifique. On a fait tout un entraînement avec eux pour manipuler les ossements, savoir par où commencer pour reconstruire un corps.

Une précision du geste technique qui provoque une renaissance à l'image...



J'en suis toujours très ému. J'ai vu beaucoup de corps se reconstruire, et je ressens toujours la même chose, c'est-à-dire que je vois le corps, et au moment où la tête est posée, quelqu'un surgit. C'est pour cela que je voulais les filmer d'en-haut. C'est de ce point de vue que ce quelqu'un peut apparaître.

Toutes les femmes filmées en gros plan ont réellement vécu cette histoire?

Je les ai choisies pour cela, y compris Nicolasa dont je fais le portrait dans le film. Quand je suis arrivé dans ce village, par le biais de la Fondation, elles m'ont raconté leurs histoires, et j'ai senti leur volonté de s'exposer. La différence entre la réalité et le récit que j'ai écrit est que les hommes n'ont pas été tués sur place, mais kidnappés et éliminés dans une base militaire. Plusieurs avaient déjà récupéré les dépouilles de leurs proches. Pour elles, c'était très impressionnant à rejouer, elles en imposaient, tout le monde était respectueux sur le plateau. Le silence régnait.

Les femmes, «Nos mères» du titre, sont-elles les véritables dépositaires de la mémoire guatémaltèque?

Elles tiennent le pays. Si elles lâchent, il s'effondre. Elles tiennent la mémoire, le quotidien, l'éducation, et transmettent le savoir. La continuation et les valeurs. Dans la plupart des cas sous la dictature, on tuait les hommes et on agressait les femmes pour qu'il reste des traces. Aujourd'hui, les hommes détiennent toujours le pouvoir, et les femmes encaissent toujours la violence quotidienne. Elles sont maltraitées, et encore plus en ville qu'à la campagne. C'est incompréhensible. Il y a très peu de plaintes car le patriarcat est tellement installé que cela ne laisse aucune place à un autre système. Il faudra des générations pour que cela cesse.

Le nombre d'enfants nés de viols durant cette période sombre est estimé?

Au Guatemala, les pères sont très absents d'une manière générale. Une grande partie des enfants nés du viol pensent que leur père est parti à un moment donné, dans un village voisin. Vu le nombre de pères manquants, ça se noie dans la masse. Le viol n'est pas une

vérité avouable, ce n'est pas un sujet qu'on aborde. Mais la vérité ne peut vraiment exister que si elle est publique. Je tenais donc à ce que la mère révèle son secret pendant l'audience, parce que c'est une façon d'assumer et de s'assumer devant tout le monde. Dans une situation d'après-dictature, d'après-guerre, je pense qu'il est nécessaire d'assumer de manière collective, et ensuite faire un chemin individuel.

Avez-vous pu tourner facilement où et comme vous le souhaitiez?

J'ai eu des soucis face à la violence quotidienne en ville. Quand on tournait, en extérieur comme en intérieur, on avait des gardes armés en permanence, avec plusieurs cercles de sécurité, dont la police nationale. Sinon, de façon générale, j'ai pu tourner partout où je voulais, et même au tribunal. En amont, j'avais fait un travail souterrain, le scénario n'avait pas beaucoup circulé, les chefs de postes venaient de l'étranger, donc mon projet et son contenu était peu connus des autorités. Et les pouvoirs en place sont assez ignorants de la force de l'image et du cinéma. S'ils s'étaient rendu compte de ce qui se passait, ils ne m'auraient jamais laissé tourner. La création cinématographique, l'imaginaire collectif ne les intéressent pas, ils ne savent pas ce que peut provoquer un film.

L'impact risque d'être fort quand le film sera montré au Guatemala...

Oui, dans la mesure où *Nuestras madres* est à ma connaissance le premier film à aborder le sujet de façon frontale. On souhaite que la première du film ait lieu dans le village où on a tourné, en présence des familles des victimes. Leur rendre tout ce qu'ils nous ont donné.

Avoir vécu loin, à l'étranger, vous-a-t-il aidé à raconter cette histoire?

Je pense que ça m'a permis d'éviter le pamphlet. Si j'étais resté sur place, j'aurais utilisé le cinéma comme un outil idéologique, parce que je vois ce qui se passe avec les gens de ma génération. Être parti, avoir vu beaucoup de films, avoir étudié à Paris et à Bruxelles m'ont fait prendre conscience de l'importance du geste artistique et du parcours humain. Tout film est politique. Mais quand le but est uniquement de défendre une idéologie, pour moi il y a un souci. J'ai donc acquis d'une part une distance, et de l'autre le sentiment qu'il fallait créer et creuser un regard.

Comment avez-vous pensé le film en termes d'image et de mise en scène?

Le défi était de ne pas esthétiser les morts, ni le sujet, mais de faire un film proche du réel, proche des couleurs qu'on voyait, proche du document historique. Avec ma directrice de la photo, Virginie Surdej, nous avons beaucoup travaillé sur la lumière, pour qu'elle ne paraisse jamais artificielle. J'ai travaillé de la même façon sur le son. Nous nous devons de rester honnête avec ce qu'on filmait. Le réel se voit. Il fallait le respecter.

Et le casting?

Au départ, je ne voulais pas de comédiens professionnels. Mais quand je me suis rendu compte de ce que j'avais écrit pour les deux personnages principaux, je me suis dit que des non-professionnels ne pourraient jamais le faire. La façon dont je voulais travailler était un véritable parcours et nécessitait des acteurs professionnels, avec des techniques et des constructions particulières. Mais il n'existe pas d'école d'acteurs au Guatemala. J'ai fait des castings dans le monde associatif et celui du théâtre, mais je n'ai pas trouvé. Je suis allé chercher Armando Espitia et Emma Dib au Mexique. Pour les autres personnages en revanche, je voulais des vrais gens, de la Fondation, du village, etc. Même l'actrice qui joue Nicolasa est une non professionnelle. Je viens du documentaire et cela m'a appris à cerner ces rapports-là, et à gérer l'humain, le langage, et le cinéma dans les situations réelles.

Comment en êtes-vous arrivé à Armando Espitia pour incarner Ernesto?

J'ai fait un casting au Mexique, mais sans scènes du film. J'ai rencontré Armando que j'avais vu dans *Heli* d'Amat Escalante. Il m'a raconté son histoire personnelle assez compliquée, et tout d'un coup, presque naturellement, il m'a parlé d'un roman qu'il était en train de lire, dans lequel un général italien en Libye est à la recherche des corps d'un massacre perpétré par les Libyens. Sa fragilité, son honnêteté, sa façon très directe de me parler, m'ont touché et je me suis dit qu'il pourrait être Ernesto

Et Emma Dib qui joue sa mère?

Pour le rôle de Cristina, j'ai fait des essais mère/fils. Il y a eu une connexion très forte entre Armando et Emma Dib, qui est très connue au Mexique. Ils ne s'étaient jamais rencontrés. Ils ont joué plusieurs scènes, dont celle face à la mer. Dans le scénario que je leur avais fait lire, la question centrale du père n'était pas abordée mais ils n'ont pas suivi le texte et ont spontanément joué une scène sur le thème. «Est-ce que j'ai ses yeux? - Tu as son regard.». S'ils étaient capables de créer cette intimité en quelques minutes, j'ai pensé qu'on allait pouvoir s'entendre. Je les ai donc choisis ensemble.

***Nuestras madres* existe grâce à une production européenne.**

Oui, il s'agit d'une coproduction entre la Belgique et la France. J'ai la double nationalité, guatémaltèque et belge et c'est important pour moi que la Belgique ait soutenu ce film. J'étais aussi attaché à la France où j'ai passé un an à l'atelier scénario de la FEMIS. Les deux productrices, Géraldine Sprimont côté belge et Delphine Schmit côté français, ont l'habitude de travailler ensemble et c'est ainsi qu'est né notre trio. Elles avaient une réelle motivation à travailler avec l'Amérique Latine et ont toutes les deux participé au workshop *Puentes* d'EAVE. Au fil des commissions, le film a trouvé le soutien des fonds belges, français et européens. Je pense qu'au-delà du langage cinématographique, *Nuestras*

madres défend aussi une certaine idée des droits de l'homme et de la justice dans laquelle les commissions se sont retrouvées.

Je pense que c'est intéressant de comprendre comment nos sociétés en Europe évoluent et se transforment, et pour moi le fait que la Belgique et la France aient soutenu un film tourné au Guatemala et en espagnol montre aussi comment on peut intégrer les personnes sans pour autant effacer leur différence.

Des sociétés de production sont-elles en train de naître au Guatemala?

Oui, mais elles font principalement de la production exécutive pour des sociétés de production étrangères, ce qui n'encourage pas forcément la professionnalisation de l'industrie. Je voudrais qu'on sorte de cette logique. On ne peut pas être juste des exécutants. Le Guatemala devrait aussi pouvoir créer et développer des productions locales, pour qu'il y ait aussi des salaires dignes et pour créer du savoir-faire. Sinon, il n'y aura jamais de chefs opérateur, de chefs déco, d'ingénieurs du son guatémaltèques. Il y aura juste des petites mains qui font des petites choses. Le moment est venu de dire qu'au Guatemala «on sait faire du cinéma», et j'espère que *Nuestras madres* suscitera une réflexion auprès du gouvernement du Guatemala pour le pousser à développer l'industrie cinématographique dans le pays.

DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tel. 056 430 12 30
www.trigon-film.org
info@trigon-film.org

MÉDIAS

Florence Michel
Tel. 076 431 43 15
romandie@trigon-film.org

PHOTOS

www.trigon-film.org

trigon-film